

“ Disrupted histories. Recovered Pasts ” dans un monde globalisé : penser et croiser les terrains et les sources

Michèle Baussant

► To cite this version:

Michèle Baussant. “ Disrupted histories. Recovered Pasts ” dans un monde globalisé : penser et croiser les terrains et les sources. 2018. halshs-03028087

HAL Id: halshs-03028087

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03028087>

Submitted on 27 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Disrupted histories. Recovered Pasts » dans un monde globalisé : penser et croiser les terrains et les sources

01/03/2018 [michale1972](#) [Leave a comment](#)

©Michèle Baussant

Le projet « Disrupted histories. Recovered Pasts », monté et coordonné par Sian Sullivan (UK), rassemble des chercheurs britanniques et français. Sian Sullivan dirige par ailleurs l'équipe anglaise, composé d'Olivette Otele et Lindsey Dodd, tandis que côté français, Michèle Baussant (Labex Les passés dans le présent) coordonne les travaux menés par Irène Dos Santos (Chercheur CNRS, Urmis) et Marina Calvo (CNRS/Université de Nanterre).

Le projet s'intéresse aux **expériences biographiques** qui ont connu une rupture suite à des changements politiques, sociaux, économiques brutaux – ie. guerre, colonisation/décolonisation, migration, exil...- et se sont trouvées en marge des récits historiques nationaux et/ou académiques. Plus spécifiquement, il se centre sur la question des types d'expériences et de connaissances mobilisées ou au contraire disqualifiées dans l'écriture du récit historique et dans les formes de présence des passés dans l'espace public, en lien avec les rapports de pouvoir. Dans quels contextes et à quelles conditions ces expériences accidentelles à l'espace public, deviennent un objet d'études ou bien se transforment-elles en contre-mémoires, utilisant des formes de médiations du passé non académique ?

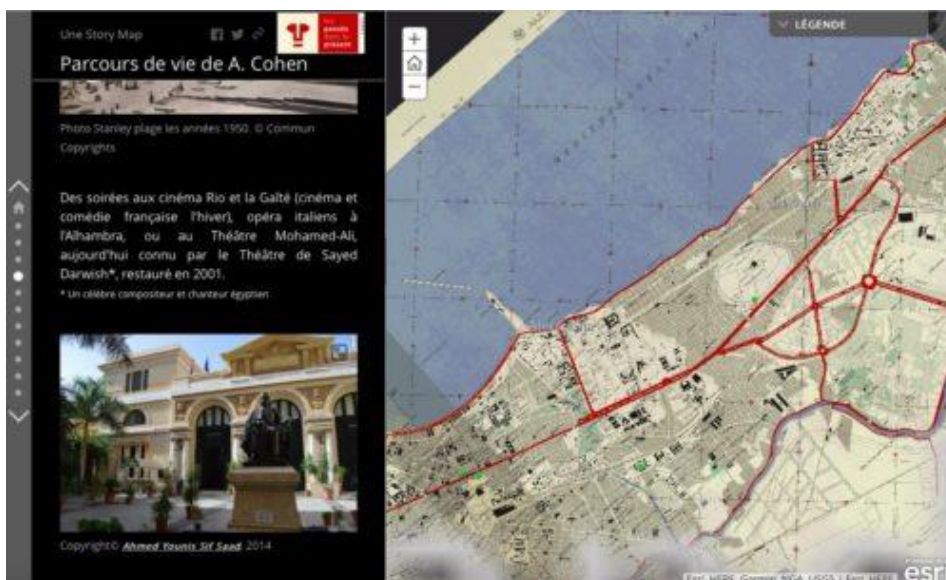
Il s'agit de faire émerger une réflexion cumulative et théorique sur les dynamiques d'inclusion et d'exclusion à partir de cas de sociétés postconflit, où ces formes hétérogènes de passés, facteurs de division et de partage, apparaissent sans doute de manière plus évidente ou moins sous-jacente. Notre approche privilégie, à partir de plusieurs cas comparatifs menés dans différents pays (France, Israël, Etats-Unis, Portugal, Angola, Egypte, Algérie, Royaume-Uni, Namibie...), une prise en compte transversale des sources, en fonction des registres et des niveaux qui leur sont propres, et dans leur complémentarité dans l'écriture du passé.

Notre objectif est d'étudier et de croiser, à partir de nos terrains respectifs, plusieurs cas où ces **expériences privées, dans leur dimension individuelle et collective**, ont été transformées en objets ayant une signification publique ou sont, au contraire, restées en marge et/ou passées sous silence. Quels facteurs ont contribué à ce passage ou à son « échec » et quels effets éventuels l'un et l'autre ont-ils eu sur les pratiques, les représentations et les acteurs qui les portent ? Pour ce faire et dans le cadre d'une démarche comparative, nous nous intéressons aux articulations entre les discours produits par les **historiens** et d'autres **producteurs de récits sur le passé – individus isolés, acteurs associatifs et militants, historiens non professionnels, journalistes ...-**, ainsi qu'à la manière dont ces discours s'ignorent, se contredisent et se nourrissent parfois réciproquement.

L'idée est de développer une connaissance approfondie des formes, registres et expressions des passés troublés, dans leur dimension intersubjective, de leurs modes de production et d'interaction, tout en mettant au jour les manques, les silences et les points de conflits entre les discours, formels et informels, dans la diachronie. Il s'agit également d'identifier quelles seraient les conditions d'une écoute, en particulier par les individus qui ne sont pas concernés par ces passés, et d'une compréhension réciproque, notamment entre ceux pour qui ces expériences sont un facteur de division, à partir d'une analyse critique rigoureuse qui utilise les outils et les catégories d'analyse propres aux sciences sociales et non celles du jugement moral.

Dans cette perspective, nous adoptons d'une part, une approche interdisciplinaire, portée par une équipe composée d'anthropologues et d'historiennes, pour analyser des formes hétérogènes de médiation du passé – histoires orales, histoires publiques, témoignages, mémoire, histoire formelle et historiographie, websites – en les croisant entre elles, mettant ainsi au jour la multivocalité et l'hétérogénéité historique. Les sources mobilisées sont ici multiples -les archives publiques et privées ; les textes littéraires, les œuvres d'art ou encore les espaces urbains, soit tout ce qui relève aussi du non narratif mais constitue néanmoins un socle puissant auquel la mémoire s'arrime, ainsi que le montre Sian Sullivan à partir du cas de la Namibie. Ces sources nous conduisent à travailler ainsi avec des historiens et des sociologues de l'art et de la littérature, et à s'interroger sur la manière dont ces contre-mémoires viennent s'articuler ou non à une histoire nationale en train d'être écrite, comme dans le cas de l'Angola, étudié par Irène Dos Santos, pays qui sort de quarante années de conflit, ou sont façonnées par et s'opposent parfois à une discours public, comme dans le cas des réfugiés venant d'Afrique et du Moyen Orient, analysé par Olivette Otele.

D'autre part, nous utilisons également plusieurs outils méthodologiques pour restituer ces passés hétérogènes : notamment la cartographie avec la conception de "cartes profondes" / *deep maps* permettant de topographier les couches superposées des passés dans un lieu donné et aux feuilletages symbolique et matériel de ce lieu qui renvoie, souvent, à d'autres espaces. Nous sommes redevables ici à Piera Rossetto, anthropologue spécialiste des Juifs de Libye, qui mène un projet de recherche autour de ces *deep maps*, pour nous avoir engagé dans cette voie[1]. Il s'agit à travers cette restitution de mettre en évidence et de faire coexister différentes sources et accès aux passés, différents espaces de mémoire – tels que concentrés sur un même lieu géographique ou dispersés au contraire entre plusieurs sites matériels et virtuels-, et de souligner les liens complexes entre l'environnement matériel et physique et l'expérience sociale des espaces, telle que reflétée à travers les récits et les pratiques[2].



Un exemple de *deep map* développée dans le cadre du projet (capture d'écran).

Réfléchir à différents outils permettant de mettre en évidence de manière interactive la complexité des passés et de réfléchir à une autre manière de les « écouter » nous conduit à préciser la posture adoptée dans ce projet, à savoir que nous entendons ici travailler sur et avec la mémoire[3], ce qui induit également une réflexivité et un dialogue avec les acteurs étudiés : avec la mémoire, puisque notre corpus se fonde pour partie sur des sources orales et des observations qui engagent la propre mémoire du chercheur (notes de terrains après coup, mise en place de processus mnémotechniques pour se rappeler des observations, informations) et celle des individus et des groupes que nous étudions; “sur” la mémoire, car il s’agit d’analyser ici le rapport que les individus et les groupes ont, dans le présent, à ce passé.

La base de cette interdisciplinarité ‘heureuse’ reste pour nous la capacité à nous situer, de manière explicite, chacun à partir de notre propre discipline, quant à la manière dont nous envisageons, avec quels concepts, à quelles échelles et selon quels objectifs, notre objet de

recherche et la relation à nos informateurs et à nos sources : soit savoir de quoi on parle, d'où on parle. C'est à partir de cet ancrage, qu'un échange fécond peut émerger à travers la comparaison.

Nous avons ainsi dégagé un ensemble de points d'articulation pour effectuer un travail en commun autour des concepts de *listening / collecting* et leur contenu, à partir des terrains divers et des méthodologies adoptées ; des formes symboliques et matérielles de la mémoire, à différentes échelles ; de l'identification et de l'analyse de ce qui a été perdu d'un côté et de l'autre de ce qui a fait l'objet d'un processus de « recouvrance » ; autour de la manière, enfin, dont nos données reflètent, brisent ou altèrent d'autres formes de récits.

Ces discussions ont conduit à l'élaboration d'un tableau, proposé par Michèle Baussant, avec quatre différents points à travailler à partir de nos terrains respectifs et de leurs contextes spécifiques, afin de faire émerger une réflexion comparative autour des concepts de rupture, de perte et de recouvrance/recouvrement (**1.What is the disruption / when?; 2.What is disrupted?; 3.What is lost and how?; 4.What is recovered and how?**). Ces quatre points sont à croiser avec différents « points de vue » – ceux des informateurs, ceux des chercheurs, ceux portés par l'histoire publique et les multiples récits qui circulent dans l'espace public et privé – en tenant compte de leurs niveaux et de leurs finalités différentes- et enfin ceux inscrits dans les espaces matériels.

For whom:	What is the disruption / when?	What is disrupted?	What is lost and how?	What is recovered and how?
For our interviewees				
For us				
For 'history' / public narratives				
For geographies / territories / places				

A priori très simple dans sa forme, il devrait permettre au-delà des distinctions fortes qui caractérisent nos cas d'études respectifs – en termes d'espaces, de périodes historiques, d'acteurs sociaux étudiés, de contextes sociaux ... – d'éclairer, sur la base de nos données empiriques, les coïncidences et les similarités propres à susciter une montée en généralité.

Ceci n'est possible sans doute qu'en clarifiant la manière dont nous nous saisissons de la mémoire, en tant qu'anthropologues et historiennes, à travers une interrogation, ici et maintenant, sur des sources matérielles et immatérielles nourries ou issues du passé – récits,

discours, pratiques ordinaires ou extraordinaires des acteurs, techniques et objets...- , et leurs effets dans la structuration, le maintien ou l'effritement des groupes sociaux, en particulier dans des situations de rupture et de conflits. Souligner ce rôle social de la mémoire, c'est donc ici prendre en compte, en fonction des échelles adoptées et de leur possible discontinuité[4] : son caractère contextuel, intersubjectif et social, parfois difficile à saisir ; les dimensions narratives et non narratives, relevant des pratiques sociales, culturelles, des liens aux espaces et aux paysages, des attitudes corporelles.

La prise en compte de ces dimensions conduit l'anthropologue à ne pas confondre souvenirs et récits : comme le souligne Maurice Bloch, ce qui constitue un souvenir ne se résume pas à un récit en particulier, ni même à la somme de tous les récits[5].

Cette démarche se distingue ainsi de celle adoptée par certains historiens, notamment en France, qui ont tendance à s'intéresser à la mémoire non comme « souvenir » mais comme usages politiques du passé, entre autres pour analyser ce qui est pointé comme une crise des identités constituées par l'histoire[6] : ils ont marqué leur méfiance face au caractère parfois instrumental, souvent labile et multiforme des sources orales, leur degré de précision et de crédibilité par rapport à l'écrit ou face au caractère non fiable du témoignage[7]. Elle se rapproche par contre davantage du courant de la « Oral history », telle que développée au Royaume-Uni ou en Italie, qui se fonde sur des enquêtes orales pour interroger le passé et apporter une autre lecture de l'histoire sociale, *via* souvent des expériences souvent marginalisées par les historiens[8]

Envisageant l'histoire et la mémoire de manière transversale, en fonction des registres et des niveaux qui leur sont propres, et dans leur complémentarité dans l'écriture du passé, notre démarche croise ainsi discours, représentations et pratiques relatives au passé dans le présent pour déplier les différents niveaux de conscience historique, centraux dans les représentations sociales, et restituer une connaissance critique du passé.

L'ambition théorique ici est de passer d'une utilisation de la mémoire comme source à **l'analyse des constructions mémorielles et d'une mémoire comme objet d'histoire qui ne soit pas réduite au seul témoignage oral**. Pour ce faire, notre analyse comparative se concentre sur les différentes articulations entre diverses formes de rapport au passé, en y incluant la question des rapports de pouvoir, d'accès à la connaissance et au savoir et les dimensions interrelationnelles qui structurent les récits. Il ne s'agit pas seulement de voir comment **l'utilisation et la complémentarité des différentes sources constituent un apport non négligeable** pour mieux comprendre les phénomènes qui traversent nos sociétés – ce que d'autres ont déjà souligné –. Mais nous réfléchissons ici aux **nouvelles manières d'en restituer la complexité, les croisements, les circulations dans un monde globalisé** où l'accès aux sources, à différentes interprétations de l'histoire et modèles semble démultiplié, et de **décloisonner le savoir sur les passés** en créant les conditions d'une lecture et d'une écoute qui ne soient pas cantonnées aux seuls espaces académiques.

Et c'est bien aussi cette question centrale qu'entend explorer ce projet : en quoi ces histoires marginalisées ou silencieuses, produits de situations historiques, sociales, politiques et économiques violentes – Namibie, Angola, France, Royaume-Uni, Portugal, Egypte... – et reposant sur des sources diversifiées et parfois contradictoires sont-elles propices à une telle démarche comparative et interdisciplinaire ? Pourquoi est-ce par cette entrée et en tenant de relier entre elles ces sources que l'on peut tenter de dépasser les mémoires historiques et les histoires mémorielles qui nous retranchent encore de la simple étude du passé et des sociétés

présentes ? **Peut-être justement parce que dans un monde globalisé confronté à de multiples crises (nationalismes, conflits et déplacements humains, terrorisme, environnementales), à un difficile travail de deuil sur les expériences collectives passées (guerres, nazisme, Shoah, impérialismes et colonisations, régimes autoritaires), et à la multiplication des sources d'information et d'expression entre autres virtuelles – via notamment internet et les médias sociaux – qui échappent pour partie aux régulations formelles et « officielles », privilégier les sources institutionnelles ne permet pas ou plus d'éclairer les intrications entre les différentes formes de médiations du passé et leurs héritages sur le long terme.** Ces sources ne tiennent pas toujours compte par ailleurs de la diversité des acteurs (famille / groupes intermédiaires – individus...) en fonction des générations, à un niveau local, national et transnational, comme le montre notamment le travail de Michèle Baussant sur les Juifs d'Égypte et de Lindsey Dodd sur les mémoires d'enfance dans le contexte de la France en guerre.

Aujourd'hui, confronté à la multiplication de ces sources, le chercheur doit interroger cette multiplicité et engager une réflexion sur ce qu'un tel corpus, portant sur des processus d'effacement, de disqualification ou de marginalisation historique d'individus, de groupes sociaux, peut nous apprendre. Cette marginalisation s'accompagne souvent d'autres formes d'exclusions ou de discriminations – territoriale, économique, politique, liées à l'âge ou au genre... – et reste étroitement connectée à des questions de violence, de rupture qui, paradoxalement, peuvent conduire au maintien, à la cristallisation des passés sous la forme de ressentiment ou de « nostalgie » pour des figures autoritaires de pouvoir. Par-delà les expériences individuelles, il s'agit ici de travailler sur ces « nœuds de mémoire », en tant qu'ils sont aussi des points d'identification^[9] (Rossetto, 2014) et, à travers une démarche comparative, d'en déplier la diversité, la complexité pour les rendre lisibles et partageables au sein d'un espace académique et d'un espace public plus large.

Notes:

[1] Elle participe, avec une doctorante en anthropologie, Marina Calvo, spécialiste de l'Algérie et de l'Espagne, au projet. Cet article a bénéficié de la relecture attentive et de l'aide d'Irène Dos Santos, chargée de recherches au CNRS (URMIS), que je tiens à remercier ici.

[2] Piera Rossetto, *Mémoires de diaspora, diaspora de mémoires : juifs de Libye entre Israël et l'Italie, de 1948 à nos jours*, 2015, Thèse d'anthropologie, Paris, EHESS, 2015.

[3] Michèle Baussant, 2018, « Ce que les sciences sociales nous disent de la mémoire », in Anne de Mathan et Laurent Le Gall, *Mémoires de la révolution française*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (sous presse).

[4] Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes Études, 1996,

[5] Maurice Bloch, « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », in *Enquête*, n° 2 (« Usages de la tradition »), 1995, p. 59-76.

[6] Florence Haegel et Marie-Claire Lavabre, « Identité et mémoire : Des trajectoires individuelles dans des mondes qui disparaissent », in *L'identité en jeux: Pouvoirs, identifications, mobilisations*, Paris, Editions Karthala, 2010, p.225-243.

[7] Michèle Baussant, « Expérience, représentation et nouveaux partages du temps : Regards sur la mémoire », *Ankulegi, Gizarte Antropologia Aldizkaria, Revista de Antropologia Social, Revue d'Ethnologie*, 10, 2007, p. 18-31. Luísa Tiago de Oliveira, « A historia oral em Portugal », *Sociologia, Problemas e Praticas*, n° 63, 2010, pp. 139-156.

[8] Philippe Joutard, *Histoire et mémoires, conflits et alliances*, Paris, La Découverte, 2015.

[9] Piera Rossetto, Juifs de Libye: notes pour une 'cartographie' des lieux migratoires", *Archivio Antropologico Mediterraneo* 16 (2014) 1, 87-99.

-
- -
 -
 -